

Anthropologie et Sociétés



HARTIGAN JR. John, 2017, *Care of the Species: Races of Corn and the Science of Plant Biodiversity*. Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 376 p., illustr., bibliogr., index.

Emma Slaney Gose

Volume 44, numéro 3, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078178ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078178ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Slaney Gose, E. (2020). Compte rendu de [HARTIGAN JR. John, 2017, *Care of the Species: Races of Corn and the Science of Plant Biodiversity*. Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 376 p., illustr., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 44(3), 273–275. <https://doi.org/10.7202/1078178ar>

microbes » (p. ix) [notre traduction]. Par conséquent, il note que les notions chamaniques autochtones ont plus en commun avec l'écologie microbienne d'aujourd'hui qu'avec les croyances religieuses chrétiennes. Deuxièmement, l'auteur avance que les chamanes ont pu voir les microbes non seulement comme une manifestation symbolique dans les rêves et les visions médiatisés par des substances psychotropes telles que le yage (ayahuasca), le yakoahani, le yopo et le peyotl, entre autres, mais aussi comme de véritables entités à travers un phénomène appelé « vision entropique ». Giraldo Herrera explique que cette expérience visuelle permet de voir des objets microscopiques circulant à travers la rétine. Il utilise comme exemple de vision entropique les œuvres du peintre contemporain Carlos Jacanamijoy. Selon l'auteur, on peut voir dans les toiles de cet artiste des représentations des microbes que le peintre a vus à travers une vision entropique. Une telle expérience, souligne l'auteur, réaffirme l'hypothèse selon laquelle les chamanes ont pu observer de petits protozoaires et bactéries qui habitaient leurs rétines. Troisièmement, Giraldo Herrera avance que le changement de paradigme dans la compréhension des causes des maladies basé sur la médecine humorale dans la théorie de la contagion, qui a eu lieu en Occident peu de temps après la rencontre des Européens et des Autochtones caraïbéens, a été inspiré par le savoir chamanique autochtone.

De façon générale, l'auteur présente une étude bien élaborée et théoriquement étayée qui nous invite à réfléchir sur les chemins complexes et les relations dynamiques par lesquels les microbes entrelacent leur vie avec la nôtre. Le livre révèle ainsi que ce type de connaissances intégraient déjà la médecine chamanique des peuples autochtones bien avant le contact avec les Européens. Giraldo Herrera plaide dès lors pour une décolonisation profonde de la pensée qui permettrait de regagner ces connaissances. Il suggère aussi que la microbiologie pourrait mieux prétendre à la compréhension de la médecine chamanique que l'anthropologie. *Microbes and Other Shamanic Beings* enrichit la discipline en nous rappelant les préjugés qui la traversent encore, par exemple le fait de comprendre le chamanisme en relation avec les termes chrétiens ou en faire une pratique de guérison exotique. Engageant, cet ouvrage sera une excellente lecture pour les chercheurs et les étudiants en anthropologie et en sciences humaines qui s'intéressent aux études chamaniques.

Luciane M. Freitas de Souza
École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

HARTIGAN JR. John, 2017, *Care of the Species: Races of Corn and the Science of Plant Biodiversity*. Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 376 p., illustr., bibliogr., index.

L'ouvrage *Care of the Species: Races of Corn and the Science of Plant Biodiversity* de l'anthropologue John Hartigan Jr. offre une ethnographie multisite, depuis les champs et les laboratoires de génétique du Mexique jusqu'à divers jardins botaniques d'Espagne, avec l'objectif d'encourager la (re)connaissance végétale. La première partie immerge le lecteur

dans les activités du Laboratorio Nacional de Caracterización de Propiedades Físicoquímicas y Estructura Molecular [Laboratoire national pour la caractérisation des propriétés physicochimiques et de la structure moléculaire] à Guanajuato, au Mexique, à travers une « description mince » (*thin description*) des « manifestations copieuses du maïs » (*copious manifestations of maize*) — une plante ici décrite à partir de son état de semence, d'être vivant, jusqu'à son état de donnée informatique (p. 4). L'auteur s'intéresse particulièrement aux *razas de maiz* (variétés de maïs), fasciné par le concept de « race » (« variété ») en lien avec cette plante domestiquée. En notant que ce concept n'a aucune valeur taxonomique, Hartigan démontre comment les notions de « variétés » et d'« espèces » s'entremêlent à travers des histoires de domestication et de conquête. Ici, la question du soin est discutée, mais sans être différenciée clairement de la question du contrôle des *razas*.

Cette lacune par rapport aux subtilités des politiques de soin se perçoit du fait de la seule et unique description du livre qui porte sur une rencontre avec des fermiers mexicains. Celle-ci se déroule dans le contexte d'intervention d'une ONG qui souhaite initier quelques fermiers aux méthodes de sélection et « d'amélioration » des *razas de maiz* (p. 78). Alors que les fermiers insistent sur le fait que c'est le travail physique continu entraîné par le fait de s'occuper des *razas de maiz* qui cultive une relation de soin, Hartigan ne s'y attarde aucunement. Il s'intéresse plutôt à la caractérisation des manœuvres abstraites du travail de soin des généticiens (p. 84-85) alors qu'ils soumettent les variétés de maïs à des procédures d'extraction, d'insertion et de transposition. Hartigan note qu'en développant un « sens pour les génomes », soit en calibrant les espèces dans le laboratoire, ou pour révéler des instances de sélection, les généticiens démontrent une « capacité de s'engager de manière attentionnée à travers les lignes des espèces » (p. 116). Bien qu'un manque de critique ou d'argumentaire puisse être reproché à l'approche de description mince que l'auteur décrit comme « un positionnement de suspension des certitudes analytiques de l'ethnographe » (p. xxvi), il aurait gagné à approfondir la question du soin et du maïs.

Un virage surprenant nous transporte dans les jardins botaniques d'Espagne, l'auteur s'intéressant alors plus généralement à la question de l'encadrement de l'espèce et au débat fondamental entre les sciences génétiques et taxonomiques. Les *razas de maiz* maintenant oubliées, on explore les classifications taxonomiques et méthodes d'étiquetage par le biais des pratiques du Real Jardín Botánico de Madrid, du Jardí Botànic de Barcelona et du Jardí Botànic de la Universitat de València. Hartigan qualifie les jardins botaniques de sites productifs de la conceptualisation « d'espèces » et d'« ethnographies vivantes » (p. 151), laissant pendante la question de savoir en quoi d'autres lieux seraient plus ou moins vivants. De manière plus intéressante, l'auteur évoque un sens de correspondance et un langage partagé qui émerge dans les pratiques des botanistes qui trient les spécimens végétaux. Ici, la réalité de l'« espèce » est comprise comme une catégorisation plus flexible que ce que les *a priori* des sciences génétiques auraient pu nous faire croire. Hartigan apporte l'idée que des liens sont tracés entre la forme et la signification de la variance dans les pratiques d'observation botanique — des liens qui semblent perdus dans les abstractions de la conceptualisation génétique.

En somme, le lecteur pourra être déçu par la description mince de ce livre qui semble, dans les faits, constituer deux livres incomplets raboutés l'un après l'autre, en plus de constituer en soi une fausse allégeance au maïs et au végétal. Les *razas* ne sont pas suivies avec la persévérance et l'attention qu'elles méritent. En ce même sens, l'anthropologue a aussi réduit la place de ceux qui le soignent d'une façon intime et physique, notamment les fermiers mexicains. Cette négligence éloigne l'ouvrage de la multitude des réalités des

razas de maiz et des possibilités vivantes qui émergent au sein des relations de soin entre les espèces humaines et non humaines. Ainsi, malgré son sujet intéressant et la volonté annoncée de l'auteur d'introduire son lecteur au végétal, il est difficile de se sentir guidé vers ce dernier. La contribution de l'ouvrage à l'anthropologie et aux sciences végétales demeure ainsi minimale ou généraliste. Le lecteur peut néanmoins y trouver une discussion serpentine de la classification linnéenne, de la domestication, de la variété et des pratiques scientifiques à l'égard du végétal.

Emma Slaney Gose

École d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

HUSTAK Carla et Natasha MYERS, 2020, *Le ravissement de Darwin : le langage des plantes*, préface de Maylis de Kerangal et Vinciane Despret, traduit de l'anglais par Philippe Pignarre. Paris, La Découverte, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 114 p., illustr., bibliogr.

Le ravissement de Darwin : le langage des plantes est la traduction française d'un texte initialement publié en anglais sous forme d'article (Hustak et Myers 2012). Carla Hustak et Natasha Myers proposent une lecture involutionniste de l'œuvre de Darwin favorable à une interprétation des rencontres entre espèces en termes affectifs. Le rapport entre les êtres ne serait pas seulement un rapport de pouvoir, il serait de plus marqué par un éventail d'expériences inédites qui activent toute une écologie de sensibilités. Les pratiques créatives, improvisées et éphémères sont dès lors mises en valeur, car, grâce à elles, les êtres en relation s'impliquent dans la vie des uns et des autres (« l'art de toucher qui est inextricablement art d'être touché », p. 17). Les auteures se mettent ainsi au diapason de la théorie de l'écologie affective, laquelle trouve sa source dans la pensée de Spinoza (1993). Bien que l'interprétation involutionniste se présente comme radicalement opposée à celle des néodarwinistes, Hustak et Myers affirment que leur proposition ne vise pas à contredire les idées de ces derniers, mais à les enrichir par l'analyse de variables autres que les simples variables économiques. Une autre lecture de l'œuvre de Darwin est ainsi possible alors que l'auteur de *L'origine des espèces* (1859), captivé par les orchidées, se concentrait davantage sur leurs échanges intimes avec les insectes pollinisateurs ; cela permet en l'occurrence de dépasser toute conclusion fonctionnaliste au bénéfice de réflexions ouvertes sur les histoires d'affinités et d'attraction désormais créées.

Après une introduction situant le travail de Darwin au XIX^e siècle parmi celui d'une poignée de naturalistes, l'ouvrage de Hustak et Myers est organisé en sept sections tournant essentiellement autour de quatre axes thématiques : les plantes comme objet d'étude ; l'intérêt de Darwin pour les orchidées et sa pratique expérimentale ; la relation entre la lecture involutionniste de l'œuvre darwinienne et la pensée féministe ; les différences entre les